

REGARD - Stelio Scamanga : peintures

L'énergie du vide

En 1995, Stelio Scamanga ferme définitivement son bureau d'architecture et de conseil en art à Genève pour se consacrer exclusivement à la peinture, qu'il n'a pourtant jamais délaissée.

Mais après avoir été notamment le promoteur de la transformation de l'aéroport de Jeddah en une sorte de musée anthropologique des arts plastiques arabes contemporains, il a fini par comprendre que c'est la pratique de la peinture qui était pour lui primordiale, voire vitale, que, seule, elle lui procurait un véritable plaisir.

Décision étrange dans un contexte culturel occidental dont il suit de près les mouvements de fond et de surface : il vient de monter à Ferney-Voltaire, où il réside, une exposition didactique très documentée sur la polémique qui a fait rage au cours des dernières années en France entre les tenants et les détracteurs de l'art contemporain, et il a remporté il y a peu le concours pour l'érection d'un monument évoquant les activités du Centre européen de recherches nucléaires (CERN) en s'inspirant des formes des tunnels d'accélération des particules de 7 et 9 kilomètres de diamètre du cyclotron situé non loin de son domicile.

La place du mort

Étrange décision parce que, pour le marché de l'art qui ré-

gent, à l'ère de la mondialisation, les activités créatrices comme autant de modes à obsolescence ultra-rapide, l'art et les artistes sont devenus « jetables » à l'instar des briquets, rasoirs et autres articles à valeur d'usage strictement limitée, la vie « utile » d'un artiste se rapetissant à une vitesse accélérée puisqu'il faut toujours produire de l'inouï et du jamais vu pour s'imposer quelques mois avant de disparaître, supplanté par un autre innovateur à la carrière aussi éphémère.

Il faut donc savoir faire tous les métiers sauf la peinture (ou presque), puisqu'on a décréé sa mort devant la montée de ses substituts multimédia. Mais la chienne, en dépit du décret (qui, aux dernières nouvelles, pourrait être rapporté), tarde à succomber et fait même mine, de temps à autre, de reprendre du poil de la bête. Aux ventes aux enchères, les prix montent de nouveau en flèche et aux grandes expositions l'affluence est telle qu'on peut à peine s'arrêter quelques secondes devant chaque toile.

Plus elle est morte, plus elle est vivante, ou plutôt c'est la peinture morte qui est vivante et la peinture qui est morte ou encore ce sont les peintres vivants qui sont morts et les peintres morts qui sont vivants.

Étrange décision, donc, que de revendiquer la place du mort.

Le bonheur de peindre

Mais décision mûrie et réfléchie, décision de vie, issue d'une riche expérience : rien, pour Scamanga, ne remplace le bonheur de peindre : toute la valeur de la peinture réside, pour lui, dans le vécu, le senti de l'acte même de peindre, de passer de longues journées successives devant la même toile à manier la spatule, pétrissant, à la cire molle mélangée à la peinture à l'huile, couche de couleur, grattant, par menus touches, pour ménager une texture éraillée, écorchée, un maillage si fin qu'en laissant transparaître les teintes des niveaux sous-jacents, il leur confère une sorte de granulation translucide, de poudrolement ultra-sensible : vibrations chaleureuses, vivaces, parfois presque phosphorescentes, frémissantes d'énergie lumineuse.

La surface, criblée d'une myriade de points versicolores où les tons se conjuguent aux tons semble, dans son nuancement infini, miroiter sans lueur, grâce à la cire qui absorbe tout ce que l'huile peut avoir de brillant.

Elaborées dans la joie, ces œuvres aux grandes dimensions dont le chromatisme diaphane annonce la provenance et la nature, respirent et inspirent la paix, le calme, la sérénité. Ce sont, par excellence, des peintures à rayonnement positif qui invitent à une longue contempla-

tion pour s'imber de leur aura bienfaisante, de leur pouvoir régénérateur.

Ici, plus de conflits, plus d'angoisse, dans une démarche qui tend, sans vouloir à vrai dire l'atteindre tout à fait, vers un monochromatisme imprégné de lumière, frémissant comme un plan d'eau sous une brise légère.

L'absence d'angoisse ne signifie nullement absence d'intériorité, au contraire : rien n'est plus méditatif et profond que cette aspiration à dépasser les précipités, vicissitudes, contradictions, rencontres, séparations, accords, désaccords, mariages, divorces, perpétuelles agitations de l'âme qui cherche à s'évader de la contraction étouffante, de la pesanteur terre à terre du monde inférieur, au bas de la toile - aires compactes étroitement scannées les unes contre les autres avec des tonalités intenses et contrastées, évoquant si l'on veut des villes ou des champs - vers la légèreté d'être de l'univers en expansion libre du vide supérieur médian, grouillant d'une vie éthérée.

Cette vie, c'est celle de la toile : depuis longtemps, Scamanga a fait sienne la devise de Bonnard : plutôt que peindre la vie, donner de la vie à la peinture.

C'est pourquoi Scamanga évite toute abstraction narrative - « Un après-midi à la campagne », par exemple - à la manière de Chafic Abboud, de dix ans son aîné, dont l'événementiel et

l'anecdotique sont le domaine d'élection, son ambition étant d'être un « conteur », même si, au bout du compte et du conte, l'histoire est escamotée par la peinture pure.

Au rebours, Scamanga vise plutôt le structurel, bien que ce soit la mort accidentelle de son père en 1962 qui ait déclenché en lui, par révolte, le besoin de s'exprimer autrement qu'en peignant le monde extérieur.

Logique vivante

Ce besoin d'expression de soi n'a cessé d'accompagner les étapes de son chemin de vie et de pensée, en sorte que sa peinture a évolué suivant une logique vivante, à la fois intérieure et artistique.

Cette évolution cohérente a mené, des éruptions et explosions chromatiques virulentes de 1962, à travers les arabesques puis les champs de couleurs des années suivantes, aux « icônes » géométriques des années 80 pour aboutir, à travers la découverte en profondeur du paysage toscan (deux huiles admirables représentent cette période) à la présente exposition) et de la peinture de la Renaissance italienne dont Scamanga est devenu un spécialiste passionné, à la synthèse actuelle : une matière et une texture chromatiques raffinées et précieuses associées à une configuration sophistiquée de l'espace qui opère comme une image, une métaphore non

pas d'un événement quelconque mais de l'existence humaine tout entière, prise entre les barres verticales latérales, liminaire et terminale, de la naissance et de la mort, telles les deux colonnes du temple de la vie. C'est en ce sens que la peinture de Scamanga est structurelle et en cela fille d'un esprit d'architecte qui allie finesse et géométrie.

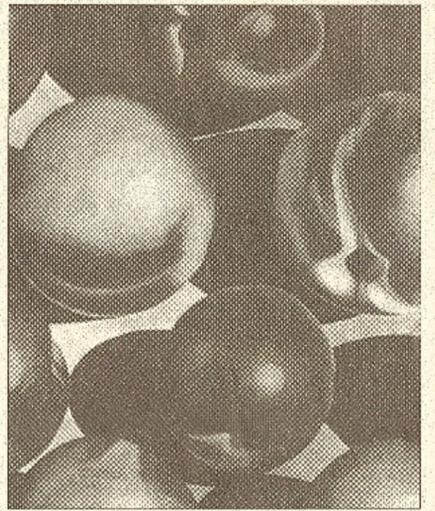
La paix intérieure de l'homme réconcilié avec lui-même qui permet à Scamanga de survoler ainsi les détails de l'Histoire et des histoires, n'est qu'une étape dans l'ascension vers l'appréhension de ce qui dépasse encore la structure de l'existence : l'essence, l'absolu qui prend, dans une des toiles, la figure du carré, plan prototype des sautaires de l'âme, qui hante l'œuvre de Scamanga depuis les « icônes » des années 80 et, au-delà du carré, le visage de son espace intérieur, sorte de champ quantique animé par l'énergie du vide, génératrice de particules élémentaires.

Les particules élémentaires : c'est peut-être là l'expression que j'ai cherché depuis le début pour décrire le jeu des touches de Scamanga qui nous offre, après 25 ans d'absence, une peinture d'une pureté et d'une qualité rares, comme Beyrouth n'en a pas vu depuis longtemps, et la plus belle, la plus stimulante exposition de la saison. (Galerie Janine Rubeiz).

Joseph TARRAB

EXPOSITIONS

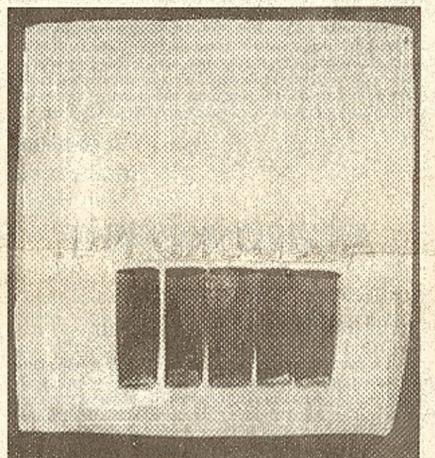
Rached Bohsali à la galerie Épreuve d'artiste



La galerie Épreuve d'artiste, rue Sursock, accroche, jusqu'au 10 juin, 25 tableaux de Rached Bohsali, un des trois lauréats du prix Winsor & Newton. Cet architecte de formation a commencé par peindre en amateur, puis les rôles se sont inversés, semble-t-il. Enseignant et coordinateur au département d'architecture intérieure à la LAU, il est aujourd'hui sociétaire au musée Sursock. Il a d'ailleurs obtenu le prix du jury : Mention Spéciale «Aquarelles», durant deux années consécutives, en 1996 et 1997.

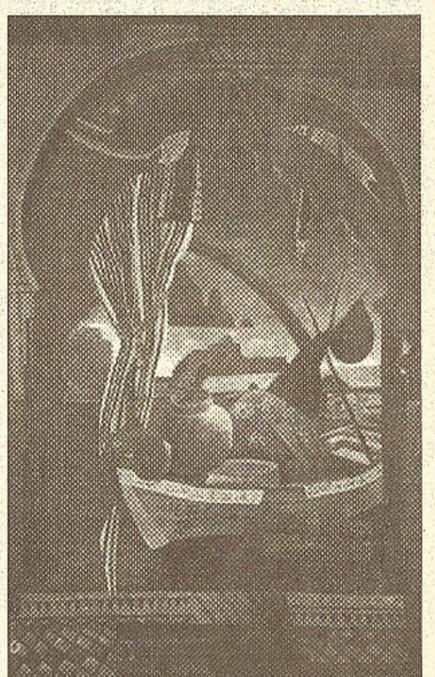
Aquarelliste de talent, Rached Bohsali aime l'imprévisibilité de la peinture à l'eau, et tout le jeu de réflexion, de transparence et de luminosité que cette matière peut permettre. Des techniques qu'il utilise largement dans ses tableaux, où la rose, le verre, les fruits rouges - figures récurrentes - côtoient allégrement un tarbouche par-ci, une plaque métallique par là, un jeu de carte... L'artiste conjugue également réalisme et gros plan dans ses reproductions de cactus en fleurs, intitulées finement «autoprotrait», de barques de pêcheurs, ou encore de pantin articulé sur tapis persan qu'il a baptisé avec humour «Odalisque».

Rana Raouda chez Bang & Olufsen



La galerie Janine Rubeiz présente, en avant-première, quelques toiles récentes de Rana Raouda à la boutique Bang & Olufsen, rue Riad el-Soh (centre-ville). Des acryliques sur toiles, de diverses formes et dimensions, déclinent des plans opaques de couleurs pures. Étalés en carrés ou rectangles de couches claires sur plages foncées ou vice-versa, traitées en camaïeux de bleu, ou de rouge sur fond noir, les toiles abstraites de Rana Raouda donnent une impression ténue d'images sur écran. Intérieur... Jusqu'au 3 juin.

Christine Kfoury-Jabbour au Tower Club



Une quarantaine d'huiles et d'aquarelles de Christine Kfoury-Jabbour ornent les cimaises du Tower Club Domino, (Bourj al-Ghazal - Tabaris), jusqu'au 30 juin. L'artiste, diplômée en arts plastiques de l'Alba, représente, sur fond d'arabesques et d'architecture orientale, des paysages et des vues d'intérieurs. Large palette de couleurs et fioritures ornementales signent la facture des toiles figuratives et abstraites, de Christine Kfoury-Jabbour.

Z.Z.

ARCHÉOLOGIE - L'USJ offre au public des collections d'une valeur inestimable

Le musée de préhistoire libanaise, une première au Moyen-Orient

Le premier musée de la préhistoire libanaise a ouvert ses portes hier à l'Université Saint-Joseph. Il vient couronner plus d'un siècle de travail sur la préhistoire au pays des Cédres. Ce travail a été accompli par les pères jésuites, pionniers dans ce

domaine. «L'ensemble des collections du musée s'appuie essentiellement sur le litique ramené par les pères jésuites de leurs prospections dans les différentes régions», explique Lévon Nordiguan, directeur du musée de préhistoire à l'USJ. «Ce musée a été

conçu avec la collaboration scientifique de partenaires français comme l'Institut de préhistoire orientale, le CNRS de Jales, dont la directrice est la Dr Danielle Stordeur, et le musée du Louvre à Paris», poursuit-il.

Pour la réalisation de ce musée, tous les efforts ont été déployés afin de sortir du cadre ordinaire d'une simple exposition des objets. Ici, on ne se contente pas d'étaler les outils préhistoriques, on explique leur procédé de fabrication et leur utilité. Ainsi, la disposition du silex taillé ne suit pas un ordre chronologique mais un schéma thématique : les objets, de différentes périodes, sont regroupés suivant la technique de taille. Cette présentation originale est la conception d'une préhistorienne française, Laurence Bourguignon, ayant à son actif des années d'étude et d'expérience dans le matériel préhistorique.

Le musée occupe deux étages. Au premier est exposé le litique et l'espace central de cet étage est occupé par des panneaux consacrés à l'évolution physique de l'homme. À partir de là, on peut rayonner dans des espaces expliquant les méthodes de datation, les analyses des sédiments, les tableaux chronologiques de cette longue période et les techniques de fouilles préhistoriques. Pour mieux élaborer cette dernière, les préhistoriens n'ont pas hésité à reconstituer une section où sont superposées des couches stratigraphiques.

La chasse de l'homme préhistorique, son habitat et l'un des autres aspects de la vie quotidienne sont reconstitués au sous-sol

où sont également exposées les deux pièces maîtresses du musée. Il s'agit des fragments d'ossements du fœtus découvert dans la grotte d'Antélias et de l'ossement orné trouvé dans l'habitat de la grotte de Jeïla.

Et afin d'entrer de plain-pied dans l'ambiance de fouilles, un sol archéologique orne la salle d'entrée du musée dont les pans des murs sont recouverts de panneaux illustrant la préhistoire au Liban.

Animation des outils préhistoriques

«Dans ce musée, nous ne nous sommes pas contentés d'une disposition thématique des outils, mais nous avons cherché à les animer dans l'objectif de mieux raconter la préhistoire», explique Corinne Yazbek, attachée de recherche au musée. Ainsi, panneaux explicatifs, textes et illustrations à proximité des vitrines qui, contrairement à l'habitude, ne renferment pas uniquement du silex taillé.

En effet, on y retrouve les outils du tailleur, composés principalement de pièces expérimentales car ce matériel, comme le percuteur en bois et la peau des bêtes, ne se préserve pas.

La grande innovation, à l'échelle mondiale, de ce musée demeure l'explication de l'utilisation de l'outil préhistorique. «Nous avons deux vitrines qui confrontent des objets préhistoriques à des outils actuels, explique l'attachée de recherche. Notre but est d'expliquer l'importance réelle et non esthétique des

outils. Car, après tout, ce matériel a servi dans la préhistoire. On peut trouver, à titre d'exemple, une hache en pierre datant de quelques milliers d'années exposée en face d'une autre réalisée actuellement».

Toujours dans le même objectif, un coin réservé à l'utilisation des outils a été créé à l'intention des visiteurs. Ainsi, une planche en bois et des outils expérimentaux taillés par les préhistoriens sont mis à leur disposition. Ils peuvent alors racler, gratter, couper... bref, palper les outils et expérimenter leur utilité. Et dans un autre coin, on a placé des moules colorés montrant la fracture du nucléus durant la taille. Le visiteur peut ainsi reconstituer le puzzle ou le défaire.

Par ailleurs, l'environnement de l'homme préhistorique est exposé grâce aux restes des ossements des animaux du paléolithique. Chaque fragment du squelette est restitué à l'aide d'un graphique représentant l'animal.

Tout cet ensemble d'animation est complété par la projection d'un documentaire d'une durée de 15 minutes. Il présente les sites préhistoriques au Liban, montre la taille du silex, le matériel de chasse... et toutes autres données utiles à la compréhension de cette phase de l'histoire.

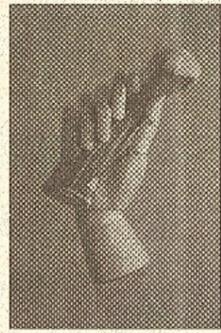
Une architecture des lieux

La décoration intérieure du musée est sobre, claire et simple. Le décor s'efface complètement pour mettre en relief les outils et les ossements. Malgré l'exiguïté des lieux, le visiteur est saisi par une sensation d'espace. «Cet effet

est rendu car les murs séparant les différentes divisions du musée n'atteignent pas le plafond», note M. Emile Abo, architecte à l'origine de la conception du musée.

La réalisation du projet a requis deux ans de travail continu, mais le résultat est plus que satisfaisant. En fait, grâce à ce musée, le Liban peut espérer rattraper son retard dans le domaine de la recherche en préhistoire. Car il est évident que, durant la guerre, les fouilles préhistoriques ont été abandonnées, par conséquent, les autres pays nous dépassent largement dans ce domaine. Toutefois, si le Liban a un jour fourni à la préhistoire un matériel inédit comme celui de Nahr el-Kaleb ou d'Antélias, il continuera à le faire. Car si les sites non fouillés ne manquent pas, les spécialistes se font de plus en plus nombreux.

Joanne FARCHAKH



Un percuteur.

PHOTOGRAPHIE - «Un jésuite dans le ciel du Levant»: 150 clichés, des appareils photos, des articles...

Le père Antoine Poidebard, un pionnier de l'archéologie aérienne

La crypte - tout fraîchement rénovée - de l'église Saint-Joseph des pères jésuites, rue de l'Université Saint-Joseph (près du théâtre Monnot) accueille, jusqu'au 25 juin, «Un jésuite dans le ciel du Levant», une exposition photographique du père Antoine Poidebard, missionnaire d'Arménie, pionnier de l'archéologie aérienne.

Organisée dans le cadre du 125^e anniversaire de l'Université Saint-Joseph, cette exposition a été préparée en collaboration

avec la Maison de l'Orient méditerranéen, l'Université Lumière Lyon 2 et la Bibliothèque orientale.

Le père Poidebard est considéré comme l'un des grands pionniers de l'archéologie aérienne dans le monde.

Né à Lyon en 1878, il entre à 19 ans au noviciat de la Compagnie de Jésus à Aix-en-Provence. Son service militaire et ses études de philosophie terminées, il est affecté à la mission des Jésuites en Petite Arménie. Il y ap-

prend le turc et l'arménien.

À la fin de la Grande Guerre, il fait partie de la Mission militaire française au Caucase, séjourne à Erivan et Tiflis et s'installe définitivement au Liban en 1925. Il y restera jusqu'à sa mort en 1955.

Chargé de mission dans la région de la Haute Djéziré en Syrie, le père Poidebard y entame des recherches en archéologie aérienne avec le concours de l'aviation française du Levant. Au cours de vols multiples dans

la région, il repère et photographie des sites archéologiques invisibles à partir de la terre ferme. Cette méthode sera également appliquée à l'étude des ports phéniciens de Tyr et de Sidon.

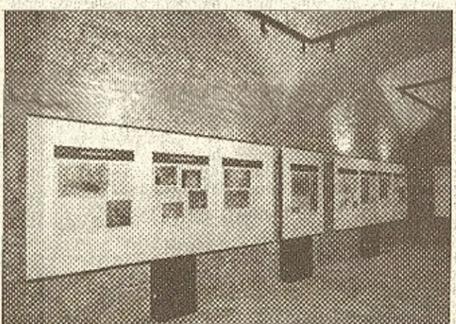
Le père Poidebard laisse après lui une collection exceptionnelle de photographies et d'ouvrages. Il est l'auteur de nombreux articles et publications, notamment «La trace de Rome dans le désert de Syrie (1934) dans lequel il tente de dresser la carte

du système de défense de l'Empire romain dans le désert de Syrie et Tyr, un grand port disparu (1939) qui inaugure une nouvelle méthode de recherches pour l'étude des ports phéniciens.

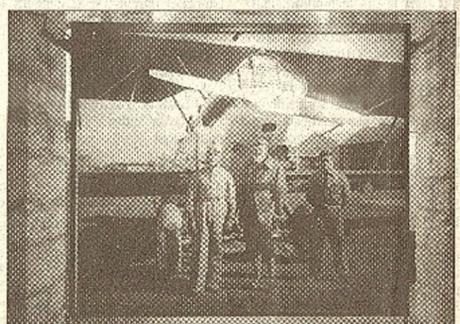
L'exposition comprend plus de 150 photos originales ou agrandies, les appareils photographiques utilisés par le père Poidebard, ainsi que la publication d'un livre comprenant une dizaine d'articles consacrés à son œuvre, et abondamment illustré de photos.

Un lot important de documents, présentés par thèmes : biographie et carrière d'Antoine Poidebard ; l'évolution de la steppe syrienne au cours des siècles (les paysages, les vestiges) ; archéologie du Proche-Orient ancien (le site de Tell Brak, les ports phéniciens, la Strata Diocletiana, les centuriations et le limes romain).

*Heures de visite : De 10h à 13h et de 13h à 19h. Tous les jours, sauf les dimanches.



Une vue de l'exposition, dans la crypte fraîchement rénovée de l'église Saint-Joseph des pères jésuites (près du Théâtre Monnot).



Poidebard et son équipe.



Une des 150 photographies aériennes exposées. (Photos Michel SAYEGH)